

Zeitschrift: Folklore suisse : bulletin de la Société suisse des traditions populaires = Folclore svizzero : bollettino della Società svizzera per le tradizioni popolari

Herausgeber: Société suisse des traditions populaires

Band: 61 (1971)

Artikel: L'Abbaye de Bonvillars

Autor: Hugger, Paul

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1005442>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 02.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Paul Hugger

L'Abbaye de Bonvillars

Parmi les fêtes auxquelles la population campagnarde du canton de Vaud participe très activement, les fêtes de tir locales, *les Abbayes*, prennent une place toute particulière. Certaines sociétés de tir ont été fondées il y a longtemps déjà; elles ont joué un rôle important dans l'histoire intérieure du canton, au siècle dernier notamment. Il n'est pas organisé d'Abbaye dans chaque commune. Sous l'occupation bernoise, il était nécessaire d'obtenir une permission de Leurs Excellences pour fonder une telle société de tir. Au cours des 19^{ème} et 20^{ème} siècles sont nées plusieurs de ces sociétés. Ces dernières cependant ne possèdent pas le caractère traditionnel qui se dégage de celles qui ont vu le jour sous l'occupation bernoise. Nous possédons d'excellentes études historiques sur le tir dans le canton de Vaud¹. Ce qu'il nous manque cependant, c'est une description détaillée de ces fêtes au cours de ces dernières décennies². J'ai eu l'occasion de participer en 1970 à l'Abbaye de Bonvillars³. Cette fête m'a plu par sa charmante simplicité, son déroulement joyeux sans contrainte et l'absence totale d'intentions touristiques. J'estime dès lors intéressant d'en faire une description. J'espère par là même contribuer à combler une lacune.

Je ne veux pas me plonger dans l'histoire de l'Abbaye de Bonvillars⁴, mais me limiter à en décrire la fête telle que je l'ai vécue et telle qu'elle

¹ Ainsi avant tout F. AMIGUET, *Les Abbayes vaudoises* (Lausanne 1904), p. 246 (Bonvillars) p. 252 s. (Champagne). Et les indications correspondantes chez EUGÈNE MOTTAZ, *Dictionnaire historique, géographique et statistique du canton de Vaud*, T.I. (Lausanne 1914) 8 ss. – C'est à EMILE HENCHOZ que nous devons la description très approfondie de l'histoire d'une seule Abbaye: «L'Ancienne Abbaye de Château-d'Oex». *Etude d'histoire locale*. Château-d'Oex 1946.

² ARMAND VAUTIER, dans un chapitre qu'il consacre aux coutumes du peuple vaudois, ne fait qu'effleurer les Abbayes: «La Patrie vaudoise. Le Pays et ses habitants» (Lausanne 1903) 547. Je voudrais cependant encore citer quelques monographies d'Abbayes locales: LOUIS BUCHET, «L'Abbaye de la Saint-Jaques d'Etoy». *Commém. du 200^e anniversaire 1716–1916*. Morges 1916; JEAN-PIERRE CHUARD, «La Noble Abbaye des Echarpes Blanches de Montreux». Montreux 1960; FRANÇOIS DOGE, «Notes historiques sur la Noble Société des Mousquetaires de la Tour-de-Peilz». Vevey 1905; ANDRÉ KOHLER, «L'Abbaye de l'Arc de Lausanne». Lausanne 1927; Société de tir des Bourgeois d'Avenches. 1611–1911–1961. *Souvenir du 350^e anniversaire*. Avenches 1961. Se référer aussi à la courte description de l'Abbaye de Moudon: F. JAQUENOD, «De quelques usages de Moudon», *SVk* 31 (1941) 96s. ou à celle de l'Abbaye de St-Sébastien à Estavayer: JOSEPH VOLMAR, «Us et Coutumes d'Estavayer», *SAVk* 6 (1902) 18 ss.

³ Depuis 1914, l'Abbaye de Bonvillars n'a lieu que tous les deux ans le premier week-end de mai et ceci alternativement avec Champagne, le village voisin, éloigné d'un kilomètre seulement.

⁴ «L'Abbaye des Vignerons» de Bonvillars fut fondée en 1606 sous le nom de «Confrérie des arquebusiers et mousquetaires de la Mestralie de Bonvillars et Onnens».

m'a été rapportée par les vieilles gens de la localité⁵. La petite commune viticole de Bonvillars se prête particulièrement bien à l'organisation d'une fête villageoise. L'agglomération forme un cercle dont les maisons sont groupées au pied du Jura. Il est aisé de faire passer un cortège au travers de quelques ruelles hautement pittoresques. Rien n'est trop étroit, rien n'est trop éloigné, tout est là pour offrir un cadre particulièrement heureux aux festivités.

Commençons par la description de la fête d'aujourd'hui et parlons d'abord de ses préparatifs.

Ce qui complique pourtant un peu la description, c'est, d'une part, l'interpénétration de la fête des tireurs avec, d'autre part, la fête des jeunes. Abbaye et Jeunesse⁶ y participent. Vous les voyez soit agissant séparément, soit en commun, et cette interpénétration des deux groupes ne rend pas la tâche aisée à l'observateur pour discerner le rôle de chacun. La Jeunesse s'occupe d'organiser le bal, de préparer la cantine, de monter le pont de danse et de décorer le village. La société de tir quant à elle organise le tir.

Venons-en aux préparatifs et voyons-les avant tout sous l'angle des jeunes. Écoutons ce que nous dit le vice-président :

«Quinze jours avant, on établit un programme, on répartit le travail. C'est le principal parce qu'il faut trouver les travailleurs. Et puis après, il faut monter le pont de danse, préparer la salle, déjà trouver les orchestres pour les bals, préparer le bar; ensuite convoquer toutes les sociétés qui participent, la musique de Champagne, et puis, en général, le samedi avant l'Abbaye, nous allons chercher les sapins dans la forêt vers les Vuillérens – le garde-forestier vient avec nous – et puis nous les plantons pendant la semaine. Les garnir – ce sont les jeunes filles, mais il y a quelques garçons qui vont avec pour mettre les guirlandes au sommet. S'il pleut, on les met plus tard parce que les roses en papier déteignent. Les roses et les guirlandes, on les prépare un mois avant. De temps en temps, il y a aussi quelques garçons qui y participent, à la salle du café. On discute plus qu'on ne travaille. Mais il faut faire une trentaine de guirlandes, c'est assez long. On peut en faire cinq par soir – et puis 1500 roses. On arrive au vendredi soir. En général, c'est le vendredi soir avant l'abbaye qu'on a le plus de travail. Pendant la semaine, vous voyez, on va tranquillement, on discute, on discute, et puis on arrive au vendredi soir et on s'aperçoit qu'on a encore un tas de travail. En général, on en a jusqu'à minuit, deux heures du matin à préparer. Et puis samedi matin il reste les petits détails à préparer – toutes les petites bricoles. Et puis, le samedi à midi, c'est le grand départ.»

Entre-temps, les femmes ne sont pas restées inactives. Comme il arrive beaucoup de visites pour la fête, elles ont déjà préparé la pâte pour les «tailloles»⁷, les «salées»⁸, et cuit le jambon entier.

Elle est la 12ème en âge des Abbayes de tir existant aujourd'hui encore. L'«Abbaye des Mousquetaires de Champagne» fut fondée en 1625.

⁵ Je remercie tout particulièrement les informateurs ci-dessous qui m'ont très gentiment fourni les renseignements sur la fête: M. LOUIS DUVOISIN, M. FARDEL, vice-président de la Jeunesse, M. MICHEL FAVRE, M. et Mme JULIEN FONTENNAZ, instituteurs, M. JACQUES JAQUIER, ancien préfet, M. HERMANN MALHERBE, Mme VALÉRIE MARTIN, M. et Mme DENIS MEIGNIEZ.

⁶ F. THIBAUD a publié des extraits des vieux protocoles de la «Société des Garçons de Bonvillars» dans le Journal d'Yverdon du 8 janvier 1927. La plus grande partie en fut également publiée dans la Revue historique vaudoise 43 (1935) 50–52.

⁷ Pâté levée, sucrée, très riche, au lait, aux œufs, au beurre, en forme de couronne.

⁸ Contrairement à leur nom, les «salées» sont sucrées et couvertes de beurre, et, à sa guise, on y ajoute un peu de vin.

Ainsi le village est prêt pour la fête. Les rues sont ornées de sapins plantés à certains endroits, eux-mêmes décorés de roses – que serait une fête villageoise vaudoise sans ces sapins ? – puis des guirlandes sont tendues au travers de la rue.

A 7 h. du matin, la fanfare de Champagne, le village voisin, vient sonner la diane dans les ruelles; jadis le tambour du village s'en chargeait seul. A 8 h., on entend un roulement de tambours. Les «cibarres» en blouse rouge (appelée «roulière») montent au stand⁹. Le tir commence. Une buvette est installée au stand qui jadis était desservie alternativement par l'un des deux pintiers du village. Le village n'ayant plus aujourd'hui qu'une seule auberge, la société de tir organise elle-même la buvette.

C'est à 2 h. de l'après-midi qu'a lieu l'*appel*. Le président de la société de tir le fait dans l'ordre de l'ancienneté des membres. «Pour les deux premiers, la musique joue un beau morceau. Et on applaudit ces vieux»¹⁰. Chacun reçoit un franc du caissier.

Entre-temps, un petit cortège se dirige vers le stand. Ce sont les jeunes qui s'y rendent au son de la musique depuis le Café du Midi. De 2 h. 30 à 3 h. environ, le stand leur est réservé, puis ils retournent au village, à la rue des Juifs, où les filles les attendent. C'est maintenant la très originale «Levée des filles» que je reprendrai dans ma description du cortège dominical. Le cortège des filles et des jeunes gens se rend à la laiterie au centre du village, puis emprunte la route qui mène à travers champs au local de danse à «La Cour», ancienne propriété seigneuriale appartenant maintenant à la commune¹¹. «Là, la jeunesse «lève les danses», c'est-à-dire qu'elle fait les trois premières danses sur le pont. Personne d'autre n'a le droit de danser pendant ce temps-là. C'est le droit incontesté de la Jeunesse et c'est toujours la même suite: valse-marche-vals. C'est de longue date.» Dans le temps, au lieu de deux valses, on dansait une «sautiche» (scottish). Après, la danse continue pour tout le monde. Mais les membres de la Jeunesse doivent surtout vaquer à leurs différentes obligations. Car pour ces trois jours le travail est tout réparti.

Vers 6. h à 6 h. 30, un arrêt est fait pour que les gens puissent manger. Le bal est réellement ouvert à 8 h. 30 «avec un orchestre dans le vent». «Car le samedi est prévu pour faire une bonne recette.» Il arrive du monde de toutes parts, principalement des jeunes, c'est une «ambiance du ton-

⁹ A Château-d'Oex l'équipe des «cibarres» porte un tel habit rouge depuis 1901: HENCHOZ op. cit. 111.

¹⁰ «A seize ans on peut se mettre de l'Abbaye. On va trouver le matin du samedi le comité qui fait le nécessaire. On s'y met de père en fils». Les bourgeois paient 10 F d'entrée, les autres 35 F. C'est une contribution unique. Il n'est pas prélevé d'autre cotisation. Les hommes d'Onnens appartiennent aussi à l'Abbaye de Bonvillars. De plus, quelques familles des villages situés dans la montagne comme Fontanezier, Romairon, ont le droit de devenir membres de l'Abbaye. Il existe une sorte de réciprocité entre les Abbayes de Champagne et de Bonvillars. Plusieurs membres sont des deux. «Mais il faut s'en mettre».

¹¹ Sur ce bâtiment d'un intérêt historique et artistique, voir VICTOR H. BOURGEOIS, «Au Pied du Jura. Guide historique et archéologique dans la contrée d'Yverdon et de Grandson.» Lausanne 1906.

nerre»; vers la fin, certains couples dansent sur les tables et il en résulte passablement de dommages. Bien sûr, les verres y passent en premier. Quand vers 3 ou 4 h. du matin le bal se termine, les membres de la Jeunesse remettent de l'ordre et le caissier fait son compte.

Le dimanche est le jour principal de l'Abbaye. A l'office du matin, la plupart des tireurs et des jeunes brillent par leur absence vu qu'ils sont rentrés particulièrement tard la veille. En revanche, chacun est de nouveau en forme pour le cortège de l'après-midi prévu à 2 h 30. «Mais il y a le quart d'heure vaudois!», ce retard bien connu!

On se rassemble en bas du village, sur la place devant le Café du Midi, les tireurs sortent un à un du café et puis suivent les membres du comité de l'Abbaye. Le président monte sur une chaise et proclame les résultats du tir. Les demoiselles d'honneur, «les Reines», se tiennent à côté avec leur couronne (fig. 1). Un roi du tir est proclamé par cible, la fanfare joue quelques mesures, une demoiselle d'honneur remet la couronne au roi du tir qui la fixe à son chapeau; elle lui donne l'accolade (fig. 2) et un membre du comité verse le vin d'honneur dans une channe. Le roi boit le premier, puis passe la coupe à sa demoiselle d'honneur. Il reçoit une petite somme d'argent et en plus un cadeau, habituellement une assiette frappée aux armoiries de la commune ou une montre offerte le plus souvent par un particulier ou par une firme. Le groupe des jeunes, à peu de distance, observe d'un œil critique la scène, non sans s'amuser. Si le roi du tir est parmi eux, c'est une explosion d'applaudissements joyeux. Ils ont mis des gants blancs (fig. 3). «Vous comprenez, ils ont les mains déformées; pour peu qu'ils transpirent, ils salissent la robe des filles». Après la proclamation des résultats, on se met en rangs pour le cortège (fig. 4). Le tambour-major, président de la Jeunesse, ouvre le cortège avec son bâton qu'il fait tourner et qu'il lance même en l'air, mais de façon assez maladroite; suivent la bannière de la fanfare, les rois avec leurs reines bras dessus, bras dessous (fig. 5), les tambours¹², la fanfare, puis le comité et enfin la bannière de la Jeunesse et les jeunes gens.

Le cortège traverse le village entre de petits groupes de spectateurs, dont des amis, des connaissances, des gens du village et des alentours. On s'arrête en haut, à la rue des Juifs. Les demoiselles d'honneur – non sans une joie évidente – lâchent le bras de leur roi parfois déjà grisonnant et se joignent à leurs amies du même âge; elles forment ensuite un groupe devant une maison que les vieilles gens surnomment «Poste». La cérémonie suivante, la «Levée des filles», a lieu, de mémoire d'homme, toujours à cet endroit avec la seule différence que dans le temps les filles attendaient dans la maison jusqu'au moment où leur numéro était annoncé et sortaient, comme de petites souris, au fur et à mesure des appels. La surprise était ainsi de part et d'autre plus grande. Voyons cela de plus près: les couples sont tirés au sort avant chaque «levée des filles»; au Café du Midi chaque jeune homme tire un numéro placé dans

¹² Le groupe de jeunes tambours en uniforme, de Champagne, n'existe que depuis quelques années.

un chapeau. Il en est de même en haut à la « maison des filles ». Dès que le cortège est arrivé à la rue des Juifs, les groupes de jeunes gens et de jeunes filles se forment, entre lesquels flotte la bannière de la jeunesse. Le président de la Jeunesse crie les numéros. Une jeune fille sort de son groupe, le jeune homme au numéro correspondant également, tous deux se rejoignent. Il faut relever cependant que la jeune fille doit se déplacer davantage parce que son compagnon ne montre pas tant d'empressement. On s'embrasse (fig. 6) et le cortège se forme peu à peu (fig. 7). Le choix du sort est joyeusement commenté dans les deux camps¹³. Chacun cherche à camoufler sa surprise éventuelle ou sa perplexité par un bon mot. « Il y a des déçus, mais c'est sur le moment seulement ». L'obligation pour les jeunes de s'associer à leur compagne désignée par le sort ne s'étend pas au-delà des trois danses d'honneur. Après ce tirage au sort, le cortège continue, mais maintenant les filles en robe longue, marchent au bras de leurs garçons (fig. 8). C'est très amusant à voir, surtout si les couples sont, soit en âge, soit physiquement, mal assortis. On voit certains jeunes à la démarche lourde qui vont difficilement au pas, visiblement embarrassés. D'autres font les galants et jettent quelques bons mots au passage (fig. 9). On retourne au Café du Midi, puis on remonte à la croisée près de la laiterie et l'on se rend finalement à la « Cour » où la « levée des danses » se répète identique à celle de la veille, avec en plus les trois danses d'honneur des rois et de leurs demoiselles d'honneur. Dans sa dernière étape, le cortège a été suivi par tout le village qui tient à assister à la « levée des danses ». Entre-temps, une ambiance de kermesse très vive a commencé dans l'enceinte de la « Cour » à laquelle les enfants surtout prennent part. Il y a carrousels et balançoires, tire-pipes et rôtisseries de saucisses. Cependant non seulement les jeunes, mais de temps à autre un couple plus âgé monte dans une balançoire et rivalise de courage en s'élançant le plus haut possible. Il règne une atmosphère enjouée et joviale; cette fête devant la vieille façade de la « Cour » où, selon la tradition populaire, Charles le Téméraire aurait dormi¹⁴ avant la bataille de Grandson, a quelque chose de captivant (fig. 10-11).

Le soir, le bal recommence; cette année ce fut au son d'un « orchestre dans le vent », ce qui ne manqua pas de provoquer des critiques parmi la population. La prochaine fois, c'est la fanfare de Champagne qui jouera, ce sera plus populaire et, bien entendu, meilleur marché qu'un orchestre semi-professionnel. Le bal ne dure que jusqu'à 1 h. du matin, vu que la plupart des gens travaillent le lundi.

Dans les maisons de Bonvillars aussi règne une ambiance de fête ce samedi et ce dimanche. Ces dernières années, cet entrain a peut-être un

¹³ De temps à autre, le sort était « dirigé ». Cela ressort des rapports des vieux en ce sens qu'un des numéros était retenu dans le chapeau par un doigt, afin que ce numéro soit réservé à celui qui lui-même faisait procéder au tirage.

¹⁴ Historiquement pas possible, comme BOURGEOIS l'a déjà relevé op. cit. 179. Bien des choses remarquables ou étranges historiquement sont volontairement mises sur le compte de Charles le Téméraire. Ainsi les menhirs de Corcelles sont souvent considérés comme une sorte de monument de la bataille de Grandson.

peu diminué mais c'est toujours table ouverte dans la plupart des maisons du village. Les amis, les connaissances et les tireurs de l'extérieur sont invités. Qui se présente à l'heure du repas peut être sûr de recevoir le traditionnel «jambon de l'Abbaye» accompagné de salades et bien sûr copieusement arrosé. C'est expliqué ainsi :

«A n'importe quel moment de la journée, on peut être sûr d'avoir une tranche de jambon et de boire un verre» ou «C'est une hospitalité qu'on se rend, on serait vexé si quelqu'un ne venait pas manger. On sait d'avance qu'il y aura tel et tel, mais la table est toujours assez grande pour recevoir encore d'autres.»

Le repas se termine par les «gâteaux levés», autre tradition de cette fête. En prévision de la prochaine Abbaye, on a déjà pensé en automne à planter beaucoup de salade d'hiver. Les plus âgés de mes informateurs se souviennent que, dans leurs jeunes années, un plat spécial était préparé à cette occasion : le «fasson»^{14a}. Le «fasson» se compose essentiellement de «légume vert», un mélange à base d'épinard. L'épinard est bouilli et haché, additionné de persil, d'oignon, souvent aussi d'oseille et enrobé dans des feuilles de choux après une addition de graisse. Ces feuilles de choux sont tenues fermées par un fin filet et le tout est placé dans la marmite. Un essai de remplacer cette hospitalité individuelle par un banquet en commun n'a pas eu de lendemain :

«Ça n'a pas du tout pris. C'est quelque chose d'anonyme, fait par un pintier».

Du fait que, de nos jours, la plupart des jeunes doivent travailler le lundi, leur cortège au 3ème jour n'a lieu que le soir. On se met en branle vers 7 h. 30, jeunes gens et jeunes filles, au son de la fanfare :

«c'est un peu en famille, c'est la fin, on est détendu, chacun fait un peu comme il veut».

En cours de route, les jeunes se permettent quelques fantaisies. On se rend de nouveau à la «Cour», on «lève de nouveau les danses», mais tout de suite après, c'est le village entier, jeunes et vieux, qui tourne, tourne au son d'une fanfare. «C'est une réunion de famille». Voilà ce qu'est la fête.

La Jeunesse compte les entrées encaissées qui sont assez coquettes cette année : 12 500 F, dont 4 800 F de bénéfice net. Les jeunes utilisent ce bénéfice, bien sûr garçons et filles, pour faire un voyage. Cette année, l'excursion a été fixée au week-end des 6 et 7 juin. La société a pris l'avion à Genève pour Bâle et a fait un tour en Alsace en autocar.

Il fut un temps où la Jeunesse se dépensait également le lundi matin. Alors elle récoltait dans des paniers, au son de quelques musiciens, des saucisses et des œufs de maison en maison et acceptait aussi les pièces de monnaie. «On avait trois, quatre échaldas de saucisses, on était beau, toutes les caves étaient ouvertes.» Pour donner plus de pittoresque à cette collecte de vivres accompagnée de toutes sortes de cabrioles, certains

^{14a} voir A. PIGUET et HÉLÈNE BRODARD. «Récettes pour faire le *fasson*» Folklore 35 (1945) 26ss. D'après SCHÜLE (note 1) le mot *fasson* est à ranger dans la famille de farcir. cf. W. V. WARTBURG FEW 3, 415.



◀ Fig. 1

▼ Fig. 2

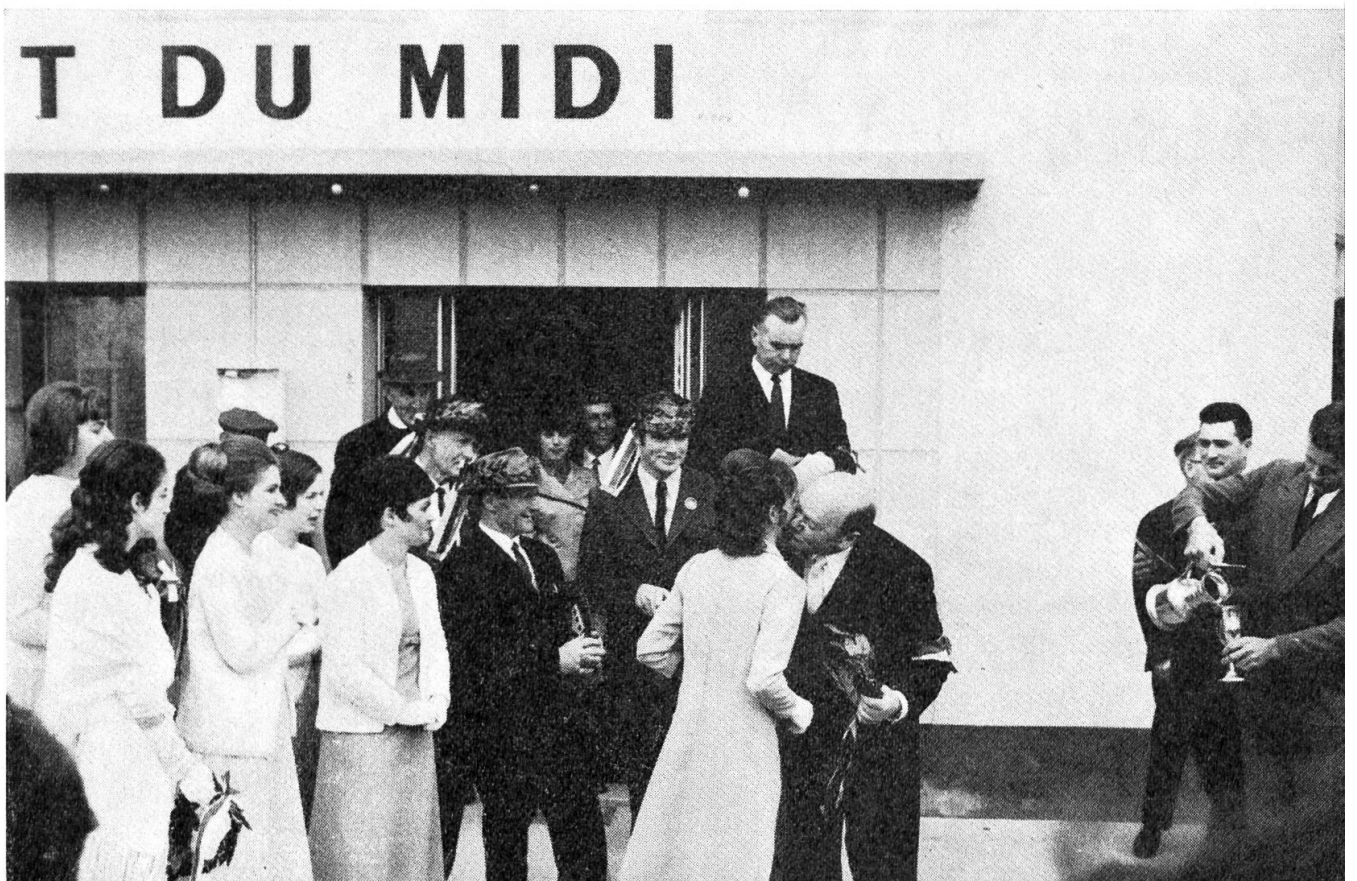




Fig. 3



Fig. 4

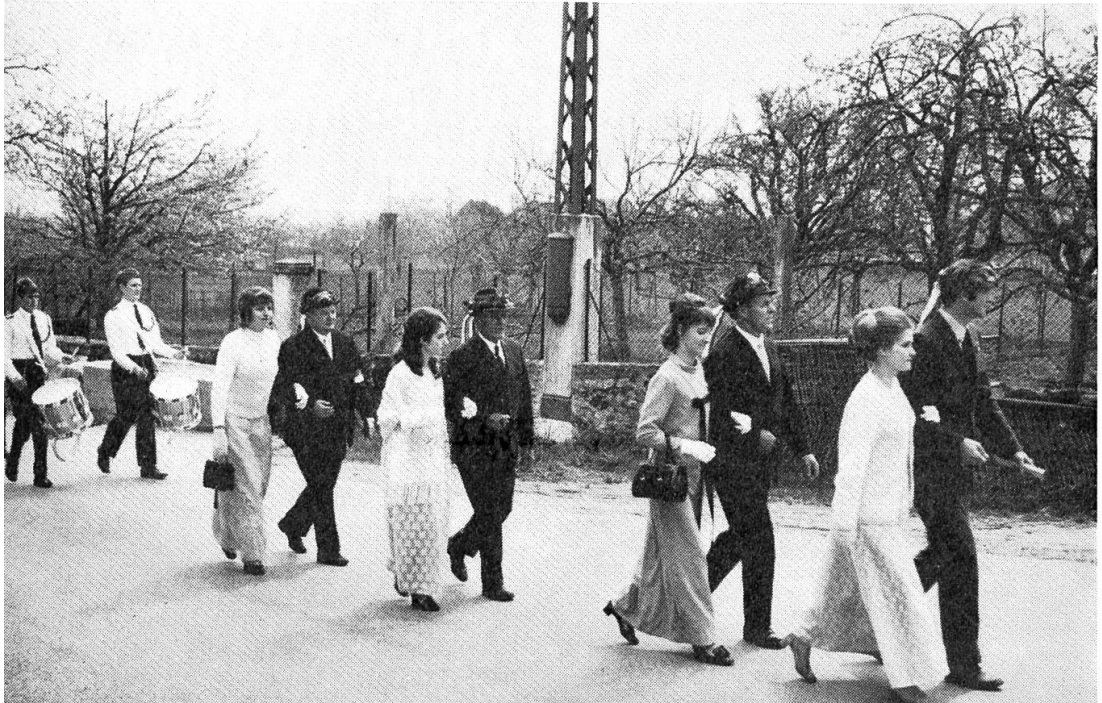
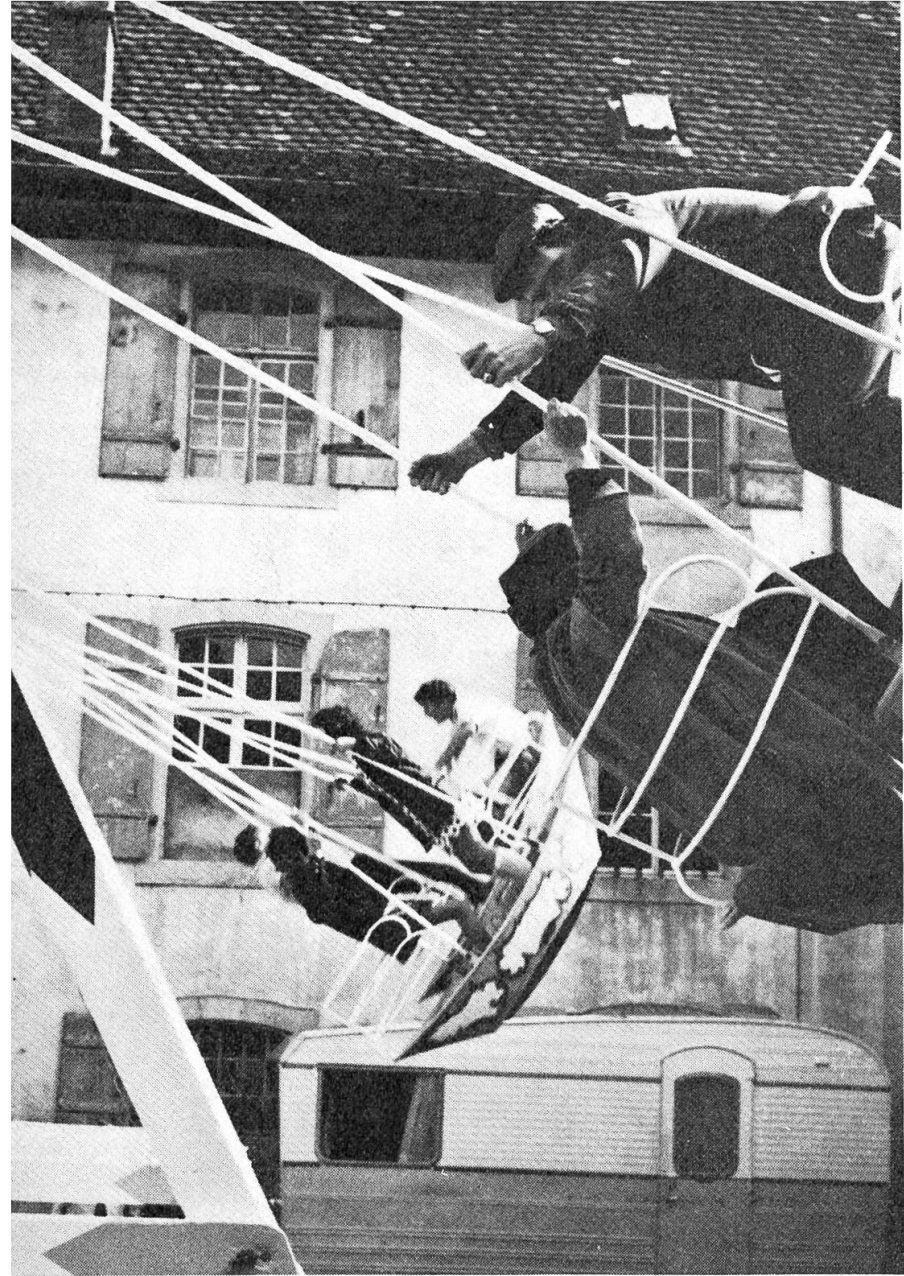


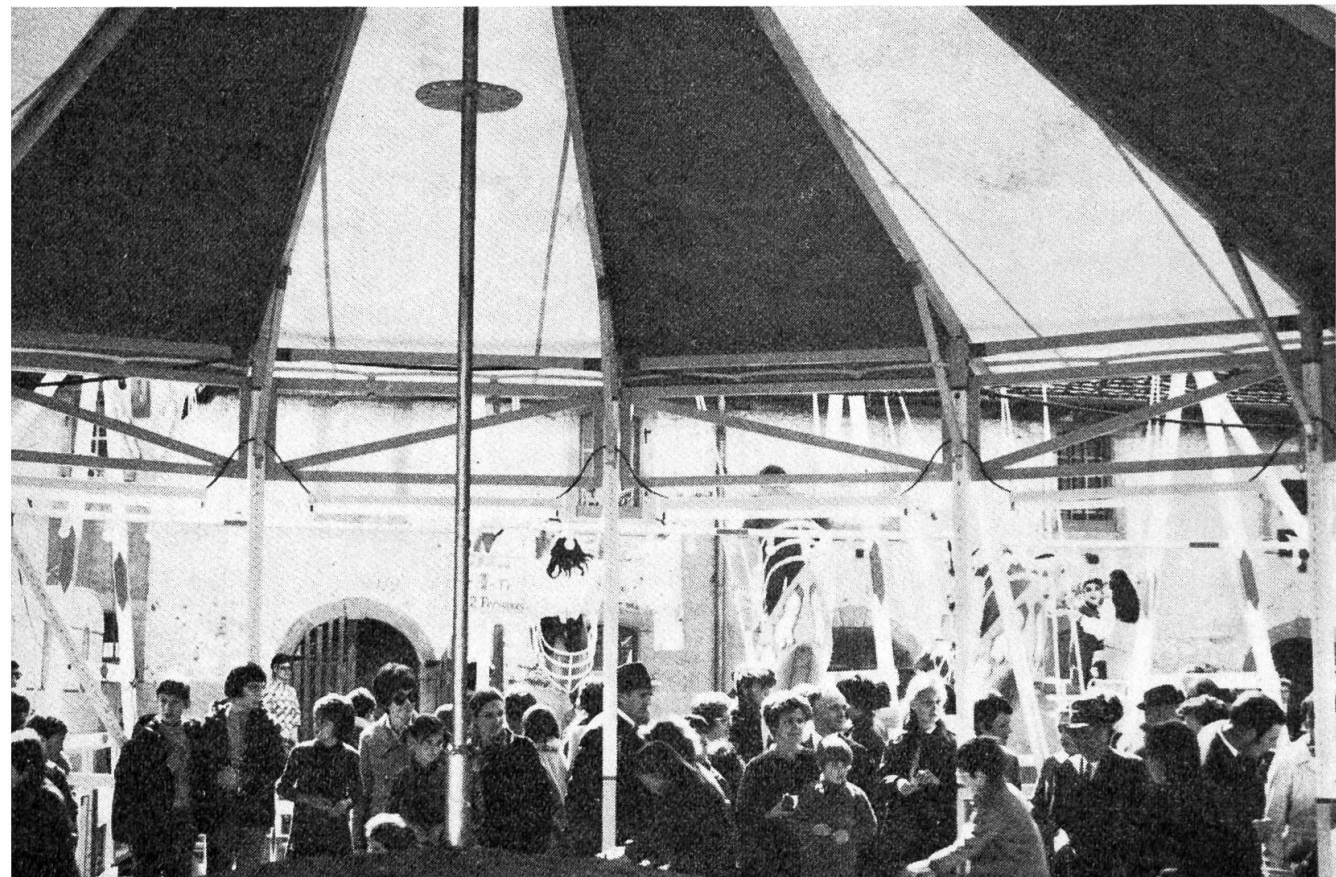
Fig. 5





◀ Fig. 10

▼ Fig. 11



jeunes se déguisaient, portaient des «tubes», «ils faisaient un peu les fous».

Le mardi matin, la jeunesse venait démonter le pont, arracher les sapins. Les filles défaisaient les guirlandes confectionnées jadis au moyen de buis. A midi, tous se réunissaient pour manger le traditionnel gâteau au fromage que le cafetier d'en-bas avait fait avec les œufs recueillis et le fromage offert par le laitier. Non seulement la Jeunesse y prenait part, mais également tout le village y était convié.

Dans l'ancien temps, bien des choses encore se passaient autrement. La meilleure preuve que cette fête reste bien vivante est qu'elle évolue et s'adapte aux nouvelles exigences de la vie villageoise.

Dans le haut du village, il existait un tilleul séculaire planté, d'après les dires des gens – et comment pouvait-il en être autrement¹⁵ – au temps de Charles le Téméraire. Ce tilleul était si vieux que ses branches creuses devaient être supportées par des pieux de fer. Un petit mur avait été construit autour de son imposant tronc. C'est près de ce tilleul que se trouvait le vieux stand de tir qui était constitué par un pont de bois entre les deux dernières maisons, au-dessus de la rue qui conduit à Fontanezier. On voit encore les crochets auxquels ce pont était suspendu à l'une des façades.

Cette construction permettait le libre passage du trafic quant les tirs n'avaient pas lieu. On tirait à courte distance dans le coteau, à un endroit qui s'appelle aujourd'hui encore «les cibles». Le samedi, le tir était réservé aux membres de l'Abbaye, c'était gratuit et les deux rois du tir recevaient un prix financé par les intérêts de la fortune de la société. Une buvette était dressée près du tilleul.

«A huit heures du soir, on criait sur le mur du tilleul les résultats. Les tireurs étaient tout près sous le tilleul, la fanfare un peu plus loin. Ensuite, il y avait cortège. Les rois descendaient avec une demoiselle au bras, suivaient la fanfare et puis les tireurs. On s'arrêtait au premier bistrot et les rois payaient leurs vins. Tout le cortège était abreuvé. Et ainsi de suite devant chaque café. Il y en avait trois à ce moment. Ça coûtait très cher aux rois»¹⁶.

Finalement on se rencontrait au bas du village, sur la place devant le Café du Midi où, dans le temps, on dressait le pont de danse. C'est ici que les rois dansaient les trois danses d'honneur avant de céder la place à tout le monde. Il y avait carrousels et tire-pipes. Cette danse en plein air avait son attrait particulier, et beaucoup regrettent qu'il n'en soit plus ainsi. Les gants blancs n'étaient à l'époque pas obligatoires pour les jeunes, mais en revanche le chapeau de paille.

«Sans chapeau de paille on n'osait pas danser. C'était interdit de lever les danses sans les chapeaux.» Et de plus: «Après les trois danses, on partait avec nos danseuses et on allait aux carrousels. Ils (les forains) nous invitaient toujours, on ne payait pas.»

Ainsi le cortège des rois et celui des jeunes étaient séparés. Ce n'est que depuis dix ans qu'ils sont réunis. Il est question à l'avenir de réintroduire

¹⁵ Voir note 14.

¹⁶ Le vieux pont de tir a été abandonné il y a environ 70 ans, le tilleul abattu ces dernières années lors d'une correction routière.

cette séparation et de faire le cortège des rois le dimanche soir. On espère ainsi attirer plus de monde pour le bal du dimanche soir qui est assez peu fréquenté¹⁷. La Jeunesse veut également renoncer au cortège du samedi pour une question de frais.

«C'est assez coûteux pour le nombre de personnes qui regardent».

Pour terminer, penchons-nous encore un peu sur la Jeunesse de Bonvillars qui a connu une intéressante évolution ces dernières années. Les filles sont maintenant membres à part entière de la société. Celle-ci compte actuellement 28 membres dont 11 filles. Vu que pour la fête on a trop peu de filles, on en «emprunte» à l'extérieur. Cette année ce sont les filles de Montagny qui étaient invitées à la fête. Bien sûr, les filles de Bonvillars sont aussi appelées à l'extérieur, surtout qu'elles sont particulièrement coquettes avec leur belle robe longue¹⁸.

On entre dans la Jeunesse à 16 ans, à la fin de la scolarité et l'on en fait partie jusqu'à son mariage, mais au plus tard, jusqu'à l'âge de 28 à 30 ans.

«Quand ils entrent dans la Jeunesse, c'est spécial, ils doivent un peu se plier à nos exigences. On leur fait subir – je ne veux pas dire des tortures – on leur fait boire une potion magique avec un mélange de tout ce qu'on peut trouver. Il y a du vin blanc, du rouge, de la bière, du sel, du poivre, un peu de tous les ingrédients. Le garçon doit boire cinq verres à vin, la fille un peu moins. Puis ils doivent chanter une chanson devant toute l'assistance, debout sur la table. Et puis, quand il y a un garçon et une fille qui viennent ensemble, ils font toutes sortes de trucs, de «gadgets», des «witz»; p.ex. le garçon prend les mensurations de la fille. Et puis à seize ans, ils sont encore un peu gênés, ça nous amuse.» Mais, me précise-t-on: «il y a une certaine limite quand même.»

Cela a lieu le samedi soir au local, dans la salle du café. Toute la société va ensuite à une fête quelque part.

Comme on peut le voir, l'Abbaye de Bonvillars est une fête villageoise bien vivante. Il ressortira peut-être de mon exposé combien est complexe la structure des relations lors d'une telle manifestation villageoise, combien variés sont les aspects humains et quel potentiel de forces il faut déployer pour la réussite d'une fête de ce genre. Une telle description n'offre qu'un petit aperçu de tout ce qu'une manifestation pareille exige de préparatifs, de travail et de dévouement. J'ai été captivé par cette fête, peut-être d'autant plus qu'elle se déroulait sous un ciel radieux et parmi des gens heureux¹⁹.

¹⁷ Les conditions changent. Le bal du dimanche soir était un temps très fréquenté, vu que beaucoup de gens travaillaient le samedi.

¹⁸ Elles les confectionnent elles-mêmes. Elles portèrent de telles longues robes pour la première fois il y a deux ans. Autrefois, on portait une autre robe pour chaque bal, la robe de l'année précédente ne pouvant être portée que le lundi.

¹⁹ L'auteur remercie Mme COLETTE BILAT, Bâle, de son excellent travail de traductrice. Cette étude est un à-côté de mes recherches sur les pâturages du Jura vaudois, financées par le Fonds national suisse de la recherche scientifique et la Fondation Max Geldner à Bâle.